

EXPOSÉS ET COMMUNICATIONS

Présentation par M. Gérard Wlérick d'une Note de MM. A. Dollfus et S. Brunier intitulée : « *Le Coronographe focal et l'observation d'un nouvel anneau de Saturne* ».

NOTICES NÉCROLOGIQUES
SUR LES MEMBRES ET LES CORRESPONDANTS

Notice nécrologique sur ROGER HEIM,
Membre de la Section de Biologie animale et végétale,
par M. Jean Dorst

Roger Heim fut élu en notre Compagnie le 11 février 1946, la veille de son quarante-sixième anniversaire. En ces temps, il n'existait pas encore de condition d'âge, et pourtant il y eût pleinement satisfait. Déjà il était un homme de science, un penseur et un humaniste. Ces raisons seules déterminèrent le choix de l'Académie, à une époque où la science et la culture françaises se remettaient des épreuves que notre pays avait traversées, après les meurtrissures de la guerre et ses ignobles séquelles.

Roger Heim fut une personnalité forte, riche et multiple. Dès sa prime jeunesse, il témoigna de dons variés. Son mérite est de les avoir fait fleurir au cours d'une longue et brillante carrière.

Né à Paris, le 12 février 1900, son père, ingénieur des chemins de fer de l'État, souhaita qu'il se dirigeât vers le métier d'ingénieur. Il accéda à ce désir et, après des études secondaires au Collège Chaptal, entra à l'École centrale des arts et manufactures. Diplômé en 1923, il y avait acquis de solides connaissances et un sens du concret, celui que l'on cultive quand on a fréquenté cette grande école ouverte sur la réalité des choses et de la vie, sur le contact avec les autres hommes, quels que soient leur condition et leur statut social.

Mais il était aussi naturaliste au sens premier du terme. Il le rappelle lui-même en se décrivant à l'âge de l'adolescence, la boîte de botaniste en bandoulière, la flore à la main, parcourant champs et bois à la poursuite des plantes, à la découverte d'un monde fait de détails minuscules et pourtant merveilleux. Sa sensibilité s'exacerbe à ces contacts multiples. Déjà il vibre devant la nature et ses multiples facettes.

Ingénieur et peu après titulaire d'un diplôme de licence (1924), sorti d'une grande école et enfant de l'Université qui lui forma l'esprit et ancra en lui le goût de la recherche pure et désintéressée, il avait tout pour réussir, mieux encore pour être heureux. Il le dit lui-même, en rappelant qu'une formation physico-chimique et mathématique s'était greffée, plus par obligation que par disposition, sur une vocation innée de naturaliste liée à la curiosité de l'esprit et au sens de l'observation. Et qu'une propension vers la philosophie et un goût marqué pour le dessin complétaient ces dons naturels.

Il décrit son aversion définitive pour l'industrie, et le souvenir des quelques cours, brillants ou documentés, « qui m'ont, » dit-il, « laissé dans l'esprit la trace de méthodes dont je continuerai à tirer profit ». La botanique seule l'attire. Dès 1920, il fréquentait le laboratoire de Cryptogamie du Muséum sous le regard paternel et scrutateur de Louis Mangin,

avec la sympathie de Fernand Camus et les conseils affectueux de Narcisse Théophile Patouillard, le maître de la mycologie contemporaine. Il saisit la première occasion qui s'offre à lui sous forme d'un obscur poste de conservateur au Jardin alpin du Lautaret. Puis il revient à Paris et fait un fructueux séjour à l'Institut Pasteur auprès du grand Gabriel Bertrand. Peu de nous ont oublié l'influence profonde qu'exerça ce prestigieux chef d'école, ce meneur d'hommes exceptionnel qui apprenait à ses élèves la valeur précise du fait et du mot. Il entre au Muséum en 1927, comme préparateur à l'École pratique des hautes études, puis comme assistant de Louis Mangin, à la chaire de Cryptogamie. Dès lors, Roger Heim avait trouvé sa voie.

Ses facultés d'homme de science vont se développer, le conduire de découvertes en découvertes et susciter les enthousiasmes des jeunes chercheurs dont bientôt il s'entoure. Parallèlement s'épanouissent ses qualités d'homme d'action, capable d'animer un laboratoire illustre, puis un grand établissement, qu'il lui faudra plus tard restaurer dans sa gloire après les sombres années de la guerre et un inexplicable oubli de la part des pouvoirs publics. Roger Heim avait trouvé au Muséum le lieu privilégié où il était heureux, parce qu'il pouvait y assurer le bonheur des autres et satisfaire sa propre curiosité.

Il poursuit ses travaux de mycologie. Les Champignons constituent un superbe domaine de recherche riche en leçons de biologie générale, pour ceux qui, d'après ses propres termes, sont capables de maîtriser le difficile, de disséquer le complexe, d'éclaircir le confus, tout en gardant à l'esprit l'image des traits directeurs, la gymnastique éternelle du concret et de l'abstraction, la pureté des faits et la projection de leur interprétation dans le domaine de la pensée.

Champignons... que de mystères en eux, mais que de clefs aux problèmes qu'ils agitent sur le plan de la connaissance universelle! Leur plasticité, leur polymorphisme, leurs adaptations multiples les désignent comme un matériel de choix à des chercheurs de diverses disciplines. Leur contenu est de première importance pour les généticiens, les biochimistes et même les physiciens, car la décharge de leurs spores est du ressort de la balistique. Leur sexualité déconcerte. Souligner leur importance en pathologie et en toxicologie est un lieu commun. La thérapeutique, déjà en ces temps, s'emparait de leur règne.

Il s'attaque à l'étude de l'organisation des Champignons dits supérieurs, et songe à un travail d'ensemble sur la phylogénie, les affinités génériques et les limites des espèces chez les Basidiomycètes. Il choisit pour sa démonstration un genre d'Agarics, les *Inocybe*, considérés par les spécialistes comme difficiles à classer, mais qui l'attirent par l'isomorphisme et le polymorphisme remarquables de leurs représentants. Il note les variations des caractères et leurs amplitudes, ce qui lui permet de réduire le nombre des espèces. Il observe que chez certaines d'entre elles, les lamelles sont munies d'organes stériles, les cystides, et que corrélativement leurs spores présentent certains caractères précis, absents de celles des espèces privées de cystides. Il insiste sur la corrélation entre deux sortes d'organes qui ont dans la physiologie des champignons une importance fondamentale, l'une — la spore — étant l'aboutissement des fonctions reproductrices, l'autre — la cystide —, celui des fonctions végétatives. Il découvre aussi l'existence de spores hétérogènes, correspondant à des paliers d'évolution distincts, et en suit la filiation.

Cette étude fine constitue un modèle des travaux de ce type. Après une révision et une analyse critique des multiples formes décrites, Roger Heim aboutit à une classification originale, plus simple et plus conforme à la réalité et à l'évolution naturelle. Mais il va plus loin et définit une nouvelle méthode d'étude mycologique, en rejetant des conceptions

désormais désuètes. Il démontre que la série des Agarics, dont les *Inocybes* sont un des maillons, se rattache à des Gastéromycètes particuliers, nettement distincts de ceux à partir desquels ont dérivé d'autres Basidiomycètes. Ainsi, contrairement à l'opinion jusqu'alors admise, les Agarics ne forment pas un ensemble de formes homogènes, de même origine, mais représentent au contraire les aboutissements de séries de convergence, trahissant un évident polyphylétisme.

L'ouvrage, fort de 425 pages, qui constitue sa thèse de doctorat soutenue en 1931, marque un jalon dans l'histoire de la mycologie. Il est illustré de 35 planches à l'aquarelle, pour la plupart dues à Roger Heim lui-même qui se révèle un artiste de talent, héritier d'un penchant familial, autant à l'aise le pinceau à la main que derrière son microscope ou sur les pistes inconfortables qui le mènent vers ses sujets d'étude.

Il insiste aussi sur les caractères olfactifs de la chair, liés à la présence d'huiles essentielles contenues dans un réseau dense de filaments lactifères et mobilisées par d'énergiques oxydases. L'odeur, facilement perceptible, traduit un chimisme spécifique qui contribue puissamment à la mise en évidence des affinités. Pour lui, l'introduction de données biochimiques dans la systématique est une absolue nécessité.

Il faut dire ici que Roger Heim avait un odorat d'une finesse extraordinaire. Ceux qui l'ont suivi sur le terrain se rappellent comment il cueillait un Champignon, brisait délicatement son chapeau, le humait, et confirmait son diagnostic sur une senteur d'Ail, d'Anis, de fruit, de farine, de citronnelle ou de musc. Ses élèves ne sentaient rien, alors que pour lui les tissus végétaux exhalaient des arômes subtils, trahissant l'identité du champignon aussi sûrement qu'un patient examen des spores au microscope.

Roger Heim met ses dons au service d'autres recherches. Il étudie les Pleurotes, les Bolets, les Agarics, les Lactaires et les Polypores, et publie une longue liste de travaux originaux, monographies, révisions, notes biologiques. Attiré encore et toujours par les Alpes, il y fait de nouveaux séjours et contribue à l'étude des rouilles, des charbons, des Pezizes et des Agarics. Il met en évidence une flore des étages alpin et nival, aussi bien différenciée que celle des Phanérogames.

Et simultanément il poursuit l'étude des Champignons exotiques grâce à de nombreux envois reçus au Muséum. Il publie des notes sur des espèces du Tonkin, du Hoggar, d'Afrique tropicale et de Madagascar, sans négliger celles de la péninsule ibérique ou la microflore des sables littoraux de l'Atlantique. Déjà il a commencé à parcourir le monde, car l'étude de matériaux morts ne peut suffire à connaître les êtres vivants tels qu'ils sont. Des missions l'ont conduit à Madagascar, où il réside 6 mois, dans le Sud-Marocain, en Côte-d'Ivoire et au Cameroun. Il en rapporte des moissons de documents, de collections, en même temps qu'une expérience originale de la nature, des hommes et de leurs problèmes.

Il est depuis 1933 sous-directeur du laboratoire de Cryptogamie du Muséum, que dirige Pierre Allorge, remarquable spécialiste des Algues et des Mousses, phytosociologue de talent. Une brillante carrière s'ouvre devant lui.

Mais c'est alors qu'éclate la guerre, et c'est la déroute de 1940, l'occupation. On connaît, hélas, son triste cortège, où vont alterner comme dans une tragédie antique, les actes éclatants et les ignominies, dans la grisaille des jours et dans l'espoir des nuits. Roger Heim entre tout naturellement dans la Résistance. Il fait partie d'un réseau où sa responsabilité est de recueillir et de concentrer des informations d'ordre militaire. Dénoncé par un agent de la Gestapo, il est arrêté à son domicile le 26 août 1943, et déporté à Buchenwald, puis

à Mauthausen, enfin au sinistre commando de Gusen. Il y subit 14 mois de tortures. Affaibli, à l'extrême limite de l'épuisement, il résiste jusqu'au bout à l'entreprise la plus funeste que des hommes peuvent mener contre d'autres hommes : l'avilissement, la dégradation suprême, la déchéance morale, bien plus humiliante que la faim, la torture physique, la maladie, la mort. Il poursuit chaque soir ses réflexions scientifiques, et s'excuse presque auprès de ses co-détenus d'appartenir à l'élite savante de la France, nous dit un de ses compagnons de misère, qui se souvient de l'avoir surpris griffonnant des notes sur de misérables bouts de papier ou exposer à ses camarades ses vues sur quelque Champignon nuisible aux cultures africaines. Des hommes comme Roger Heim ne pouvaient périr dans un camp de concentration. Il échappa pourtant de justesse à la mort, avant que l'armée américaine ne le délivrât, le 6 mai 1945. La tragique expérience qu'il vécut dans les camps d'extermination est relatée dans un livre poignant, *La sombre route* (1947), qui n'est égalé que par peu de récits de ce genre. Il y stigmatise le crime d'hommes aveuglés par le fanatisme au point de ne plus percevoir leur propre honte.

Il recouvre ses forces avec une incroyable rapidité et retrouve son chemin. Dans une France convalescente, il renoue avec ses occupations d'hier et bientôt (1945) est appelé à la direction du laboratoire de Cryptogamie du Muséum, la chaire étant devenue vacante par la mort prématurée de Pierre Allorge. Son œuvre scientifique, si cruellement interrompue, reprend comme si rien ne s'était passé. Il amplifie ses conclusions sur l'anatomie, la systématique, la biochimie des macromycètes et aboutit à une synthèse phylogénétique des Basidiomycètes. Grâce à lui, le classique système friésien, qui a permis tant de progrès, cède sa place à un nouveau tableau de l'évolution des Champignons, où la continuité apparaît entre des formes jusqu'alors largement dispersées. Il repart pour de nouvelles missions, en Afrique certes, mais aussi en Asie, en Australie, dans le Pacifique et en Amérique tropicale. Il découvre le Cambodge, le Viêt-nam, Tahiti, le Japon, les Philippines, à la quête de Champignons bien sûr, mais aussi à la rencontre des hommes. Il échange ses vues avec l'Empereur du Japon, dont on connaît les talents de biologiste, comme avec les humbles paysans indochinois et les pêcheurs tahitiens. Il publie des études fondamentales sur la systématique et la biologie des Champignons des régions visitées. Il insiste sur la nécessité d'étudier des échantillons vivants, et dans cet esprit développe la riche mycothèque du Muséum. Il ne néglige pas les applications possibles de sa science à la phytopathologie. Les Champignons sont, avec les Insectes et parfois en complicité avec eux, les grands ravageurs des cultures, sous les tropiques comme sous les cieux tempérés. Il s'attache à plusieurs des maladies qu'ils occasionnent au Bananier, au Caféier, au Giroflier et au Palmier à huile.

Ses missions lui ont révélé des faits étranges relatifs à la curieuse association de Champignons proches des Agarics et des Termites. Ces espèces qu'il range dans un genre unique, les *Termitomyces*, ne sont pas véritablement cultivées par ces Insectes sociaux, mais mettent le sol des termitières à profit pour développer leur mycélium comme notre Confrère Pierre-P. Grassé avait commencé à le dire après J. Bathellier. Il consacre plusieurs mémoires à ce problème et son dernier livre, *Termites et Champignons*, paru en 1977, résume l'ensemble de ses travaux, illustré de quelques planches dues à son talent.

Bien plus originales encore sont ses recherches sur les Champignons hallucinogènes. Ayant appris que dans quelques vallées retirées du Mexique, des Champignons étaient encore utilisés par les Indiennes mazatèques au cours de cérémonies rituelles, il n'eut plus qu'une idée, se rendre sur place et étudier le cas. En compagnie de l'ethnologue américain

R. G. Wasson, il se livre à une passionnante étude à la fois mycologique et ethnologique, ramenant des matériaux, des photos, des films et des enregistrements. Ceux qui les ont vus et entendus se souviennent des étranges incantations de Maria Sabina, une vieille indienne que l'on aurait qualifiée de sorcière en d'autres temps, divaguant sous l'effet de Champignons sacrés, qui mettent celui qui les a consommés crus dans un état second, provoquent des hallucinations colorées et une sorte d'ivresse divinatoire. Ces champignons, que Roger Heim identifie comme des représentants des genres *Psilocybe* et *Stropharia*, renferment des substances particulières, la psilocybine et la psilocine, qu'il isole avec ses collaborateurs et sur lesquelles il expérimente sur lui-même comme sur des volontaires. Il aborde la toxicologie de ces substances et explore la possibilité de les utiliser dans le traitement de certaines formes d'affections nerveuses. Il retourne alors au Mexique et vérifie ses observations avant de les transcrire dans un somptueux ouvrage, *Les Champignons toxiques et hallucinogènes du Mexique*, paru en 1958. Il étudie des phénomènes semblables dans d'autres parties du monde, en Indochine et en Nouvelle-Guinée.

Roger Heim aurait ainsi pu se contenter d'être un grand mycologue, inscrire à son actif une longue liste de travaux originaux, faisant l'objet de quelque quatre cents titres, après avoir développé son laboratoire et formé une cohorte d'élèves. Il était heureux au milieu d'eux, en guidant leurs travaux au laboratoire ou en les emmenant sur le terrain, à Carnelles, à Fontainebleau, à Bellême, un de ses lieux favoris, ou plus loin encore. Il donnait la pleine mesure de sa science, et pour la joie de ses auditeurs, savait enrichir les soirées de remarques savantes, des récits de ses voyages lointains, d'expériences vécues et de traits d'esprit. Il organisa le *Salon du Champignon* et, en présentant chaque fois un aspect particulier de la mycologie, réunit tous ceux que passionne le Champignon, ne serait-ce que pour ses vertus gastronomiques. Il fonda en 1928 la *Revue de Mycologie* et les *Annales de Cryptogamie exotique*.

Mais ses exceptionnelles qualités le désignèrent tout naturellement pour d'autres et plus hautes fonctions. Dès 1951, il est promu à la direction du Muséum par ses pairs; il devait la conserver 15 ans. Roger Heim se donne sans réserve à cette tâche, et tout ce qui se passe au Muséum chemine par ses mains. Dans un souci d'efficacité, il vérifie jusqu'au moindre papier et ne se décharge même pas de la fastidieuse corvée du visa des factures et des ordonnancements. Et surtout il rénove plusieurs bâtiments vétustes, construit un nouveau laboratoire d'entomologie avec son ami, notre Confrère Alfred Balachowsky, et termine celui de la paléontologie. Grâce à l'appui de son ami Julien Cain, il dote l'établissement d'une bibliothèque moderne, digne de ses huit cent mille volumes, de ses archives, de ses manuscrits et de ses prestigieux vélin qu'il continue à enrichir. On lui doit la création des chaires de biophysique, d'océanographie physique, d'écologie, de zoologie des vers, de préhistoire. En Bretagne, il donne nouvelle vie au Laboratoire maritime de Dinard qu'il dirige personnellement à partir de 1954. Outre-mer, il implante en République centrafricaine la Station expérimentale de la Maboké (1962), avec l'appui du Président Dacko, afin d'y étudier la vie de la savane et de la forêt. Il rêve de faire du domaine de Chèvreloup, aux portes de Versailles, le grand centre de la botanique française, en jetant les plans du Jardin des Plantes du troisième millénaire. Sous son impulsion, le Muséum reprend vie et étend le champ de ses activités. Roger Heim rencontra les inévitables difficultés; il sut les vaincre et jamais ne se laissa décourager dans la gestion d'un grand établissement qu'il aima au point d'identifier son destin à sa propre existence.

Au cours de ses voyages, il avait mesuré les dégradations que les hommes avaient occasionnées à la nature. A Madagascar, en Afrique, il avait perçu les atteintes du feu, les

ravages de la hache, du brûlis, de la mise en culture intempestive, qu'il s'agisse de l'agriculture traditionnelle ou des vastes programmes mis en œuvre grâce à des crédits venus des agences internationales de développement. Il avait constaté la raréfaction des Oiseaux, des Insectes et des arbres, la disparition des nombreuses espèces qui déjà sont les fossiles de demain. Alors il se lance dans le grand combat pour la protection de la nature. Il défend la forêt de Fontainebleau en une âpre bataille; il se bat pour les derniers Varans de Komodo, pour les ultimes Oryx d'Arabie; il veut sauver les reliques du monde vivant, pour l'homme et contre l'homme parce qu'il sait qu'elles font partie de notre patrimoine, parce que nous en avons besoin, et parce que nous avons besoin des qualités nécessaires à les sauver.

Ce combat lui valut d'être nommé président de l'Union internationale pour la conservation de la nature, de 1954 à 1958. Grâce à lui, elle obtint ses lettres de noblesse, son statut et son audience internationale. Il présida son assemblée générale de 1958, tenue en Grèce. Et je me souviens qu'au moment où il prononçait le discours de clôture dans l'antique théâtre de Delphes, au flanc du vallon sacré ombragé de Cyprès et d'Oliviers, un Gypaète vint survoler l'assistance, comme pour apporter l'hommage de toutes les créatures dont nous étions venus proclamer le droit à la vie.

Roger Heim était grand officier de la Légion d'honneur, pour ses actes de Résistance comme pour son œuvre d'homme de science et de grand gestionnaire de la recherche. Il était titulaire de la Croix de Guerre 1939-1945 et de la Médaille de la Résistance, et commandeur des Palmes académiques, de l'Ordre des arts et lettres et du Mérite agricole, ainsi que de plusieurs Ordres du Japon, du Mexique et de Républiques africaines. Il était membre de l'Académie d'agriculture (1945), de celle des sciences d'outre-mer (1947) et de celle d'architecture (1964), et présida les deux premières. Il était membre associé de l'Académie royale de Belgique (1948), de l'Académie malgache (1935), de la Royal Society d'Édimbourg (1957), et membre d'honneur de toutes les sociétés scientifiques françaises et étrangères relevant des disciplines où il était passé maître. Sa réputation lui valut de présider le VIII^e Congrès international de Botanique (Paris, 1954).

Il était professeur invité à l'Université Laval de Québec depuis 1966 et allait chaque année y faire un cours très attendu par ses auditeurs. Il fut à plusieurs reprises couronné par notre Académie, et reçut de nombreux prix de diverses institutions parmi lesquels le Prix Augustin Pyramus de Candolle de l'Université de Genève (1938). Il se vit conférer le grade de Docteur honoris causa de l'Université d'Upsala (1957).

Il fut aussi président de la Fondation Singer-Polignac, de 1958 à 1976. Je sais le prix qu'il attachait à cette grande institution, où il exerça des actions à ses dimensions, dans le domaine des sciences, des lettres et des arts. C'est sous son égide qu'il fonda à Tahiti, dans un site merveilleux, le Musée Gauguin, au voisinage d'un jardin botanique féérique, réalisant une superbe symbiose entre la nature, l'histoire et l'art universel. Et passons sous silence toutes les commissions, comités et congrès qu'il présida et anima. Il y fut écouté, suivi et admiré, car partout ses propos étaient mesurés et marqués du bon sens, étant basés sur une connaissance profonde des faits et des hommes et animés par un enthousiasme et une foi jamais pris en défaut.

J'oserai dire que Roger Heim fut bien plus encore, et pourtant ces mérites suffiraient à assurer la gloire d'un homme de notre siècle. Roger Heim fut un des grands humanistes des temps modernes. Modestement et sans vain éclat, il savait concilier toutes les préoccupations de l'honnête homme, tel qu'on le définissait au Grand Siècle, mais transposé

au nôtre. Savant et botaniste de talent, mycologue, il peignait avec art, parlait de musique comme seul un homme qui a perçu les harmonies subtiles sait le faire.

Il s'intéressa avec ferveur à l'histoire des sciences, comme en témoignent de nombreux articles consacrés à l'œuvre et à la pensée d'illustres savants, à l'histoire du Muséum, et à celle des théories évolutionnistes. Il créa au Muséum la collection des grands naturalistes français, et veilla scrupuleusement à la publication des premiers volumes consacrés à Buffon, à Tournefort et à Jacquemont.

Il défendit avec vigueur la langue française contre l'envahissement d'autres langages prétendus plus modernes, ou mieux adaptés à décrire les techniques de l'époque. Il le fit en rompant maintes lances dans les assemblées internationales, ne transigeant jamais sur le principe d'une stricte égalité entre les langues communément admises. Il le fit, aussi, en écrivant lui-même dans un style élégant, riche en métaphores, incisif et coloré, n'hésitant pas à devenir lyrique chaque fois qu'il le fallait.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages accessibles au plus large public, ainsi que d'une suite de chroniques que publièrent régulièrement des périodiques à grande diffusion. Après *La reproduction chez les plantes* (1939) et *Les Champignons, Tableaux d'un monde étrange* (1948), ce fut un monumental ouvrage sur *Les Champignons d'Europe* (1957), richement illustré de planches en couleurs et de dessins. Deux autres livres méritent de figurer dans l'anthologie de notre époque. D'abord *Un naturaliste autour du monde* (1955), où, en termes directs, ceux d'un carnet de voyage, il relate ses contacts avec la nature, avant tout celle des tropiques, et avec les hommes qui vivent dans des conditions très diverses à travers le monde. Il y décrit la magie de la forêt tropicale dense, où les arbres croissent dans leur majesté, chacun comme un hors-la-loi. Il y parle des déserts de l'Afrique blanche, des monts Nimba, de Madagascar, dont il explora quelques-uns des massifs, de l'Amérique centrale et de l'Océanie si riche de ses splendeurs. Il y parle aussi de l'Asie, qui le captiva par ses hommes et par sa gloire passée, par les vestiges qui parsèment les cheminements de l'histoire. Il s'insurge contre bien des calomnies, défend, à juste titre, la colonisation française, et déjà s'inquiète de voir un peu partout le manteau végétal de la terre se percer de trous et les sols s'effriter sous l'érosion déclenchée par la rapine des hommes. Pourquoi ne pas laisser des terres vierges, comme le testament dernier et intact de la vie passée, au lieu de se précipiter, tête baissée, sur les traces des empires morts, des civilisations disparues et des illusions de grandeur de peuples oubliés du fait de leurs erreurs?

Ces longs et multiples voyages lui avaient révélé l'ampleur du désastre de la nature, tout comme ses excursions dans la campagne française. Il exhale ses craintes à maintes reprises par la parole comme par la plume. Après avoir écrit *Destruction et protection de la nature* (1952) et *Équilibres de la nature et déséquilibre du monde* (1961), il les rassemble en un faisceau dans un autre ouvrage, *L'angoisse de l'an 2000* (1973), recueil des chroniques qu'il publia dans divers périodiques, de ses préfaces et de ses conférences. En une triste litanie, il évoque les morts et les mourants, les espèces éteintes et celles qui meurent sous nos yeux. Il y entre en grande colère et pourfend profiteurs de tout poil. Il y mène des batailles pour Fontainebleau et sa forêt, les Galapagos et leurs animaux archaïques, la baie de l'Aiguillon et ses nuées d'Oiseaux, la Vanoise et ses beautés sauvages. Il y chante aussi sa joie de vivre, de respirer, d'hummer les senteurs de la forêt ou les âpres relents des rivages marins. Il dit sa chance d'avoir vu sur le parcours des années s'ouvrir à chaque instant les portes du monde. Il fait le procès de la barbarie technologique, laissant percer l'amour des êtres et des choses et une foi dont sa raison ne peut éteindre les feux.

Et cette réflexion le conduit bien plus loin. Il ressent une peur sans limites, celle que notre civilisation aille à sa perte, car elle est celle que créent la satiété des commodités et la lassitude de l'effort. Il évoque notre siècle comme étant paradoxalement celui de l'ignorance, celui de la technique aveugle et d'un irrationnel primaire et incohérent se mélangeant à un scientisme outré et inhumain. Il consacre un long texte à la description de l'évolution régressive de la prétendue civilisation de masse. Son discours inaugural au VIII^e Congrès international de Botanique s'appelle « la science devant le déclin de l'esprit »... Ses propos, répétés en diverses circonstances, parurent bien pessimistes, voire excessifs, qu'il s'agisse de la nature ou du destin de notre culture. La réalité actuelle lui donne tristement raison.

Derrière l'homme de science, impartial et honnête jusqu'au scrupule avec les faits et avec lui-même, apparaît l'homme sensible, le poète, l'artiste, le philosophe qui a étudié avec tous les moyens que la technique et la science ont mis à sa disposition, mais aussi celui qui élève le débat au niveau supérieur de la pensée et témoigne de la vision globale des questions qui se posent.

Roger Heim apparaît alors à sa vraie dimension. Celle d'un homme au plein sens du terme. Familier des humbles choses de la nature et des hommes; homme de science jugeant et interprétant dans sa raison; homme de cœur, ouvert à toutes les perceptions, à tous les sentiments; humaniste des temps modernes pour qui la nature, les hommes et la civilisation s'entrelacent et forment un tout indissociable.

Il fut très attaché à notre Compagnie et était parmi les plus fidèles à ses séances. Il la présida en 1963 et en profita pour accroître le rayonnement de l'Académie, définir son rôle et réclamer que le gouvernement fasse appel à sa sagesse, recueille ses conseils comme ceux d'un Sénat de la science. Les propos tenus lors de notre séance solennelle, le 9 décembre 1963, n'étaient alors qu'une juste revendication; ils ont maintenant des accents prophétiques. Il est affligeant d'y lire aussi la prédiction des tristes heures de l'Université française et de notre recherche scientifique. Puisse Roger Heim s'être trompé dans ses autres prophéties!

Les séances de notre Académie furent ses dernières joies. Chaque lundi ou presque, il venait à petits pas s'asseoir à sa place, face au bureau. Il écoutait et à maintes reprises donnait son sentiment sur les questions qui lui tenaient à cœur. Après sa mort, survenue à Paris le 17 septembre 1979, sa place est demeurée vide, bien que d'une manière étrange il soit encore des nôtres.

La vague ne se referme jamais complètement sur ceux qui nous sont chers, ceux qui nous ont aidés, ceux qui furent nos compagnons, nos maîtres ou nos amis. Au nom de notre Compagnie, je voudrais le dire simplement à son épouse, à son fils et à toute sa famille, celle du sang, celle du cœur et celle de l'esprit.

Notice nécrologique sur HENRI HEIM DE BALSAC,
Correspondant pour la Section de Biologie animale et végétale,
par M. Jean Dorst

Henri Heim de Balsac s'est éteint à Paris le 27 novembre 1979, dans sa 81^e année, après une maladie sur laquelle lui-même ne se faisait plus d'illusions. Avec lui disparaît le dernier des vertébrologues français de sa génération, spécialiste incontesté des Oiseaux et des micromammifères dont la forte personnalité aura marqué son époque.